

de l'estivage et des migrations humaines

Ses récriminations contre les visiteurs du jour qui abandonnent leurs déchets sur les lieux n'ont pas manqué de susciter des commentaires approbateurs. «Les déchets solides comme les boîtes de sardines ou les sachets en plastique qui sont laissés par des visiteurs indisciplinés sont nocifs, voire mortels pour les bêtes», commente Achour qui ne partage pas la proposition du maire. «L'aménagement et le bitumage de la piste constitueront, à coup sûr, un désastre écologique», dira-t-il.

Issu d'une famille d'éleveurs, ce jeune licencié en littérature française, diplômé de l'Université de Tizi-Ouzou, est plutôt satisfait de porter les habits et le bâton de berger dont il veut désormais faire le métier. «Une moyenne de dix familles par village vit de l'élevage», témoigne l'ex-étudiant de l'Université de Tizi-Ouzou qui parle de l'intérêt voué ici à l'élevage, soutenant, quand même, qu'il reste beaucoup à faire de la part des pouvoirs publics pour que cette activité retrouve son lustre d'antan. «Sur le plan sanitaire, l'Etat



Le couscous de la solidarité et du partage permet de resserrer les rapports entre les membres de la communauté.

continue à mettre gracieusement à la disposition des éleveurs des vaccins contre la fièvre aphteuse et la clavelée,

des maladies occasionnelles et peu fréquentes, alors que des médicaments contre des maladies ravageuses et fré-

quentes comme la rage et le charbon sont chers et pas toujours disponibles», se plaint Achour. **Lamara, l'homme**

«tout-terrain», devenu berger

A côté de lui, Lamara, un berger au long cours. A 72 ans, Lamara de Darna, un autre village de la commune d'Iboudrarène, a été, tour à tour, camionneur, manipulateur d'explosifs dans la carrière communale d'agréats, maçon et soudeur avant de devenir berger. «Un métier que j'ai embrassé en 1986. Avant, j'étais un tout-terrain (une expression pour dire qu'il a pratiqué plusieurs métiers).

Aujourd'hui, j'ai 72 ans et 63 jours et toujours bon pied bon œil et je ne me plains de rien. J'ai appris à vivre libre et indépendant au contact de la nature. Une situation que je n'échangerai contre aucun autre mode de vie», se raconte Lamara, un familier de la montagne et de l'estivage qui perpétue, avec d'autres, un rituel agropastoral qui témoigne qu'une activité économique est possible dans cette montagne et ne demande qu'à être redynamisée et soutenue.

S. A. M.

Aqwedar : réalité et enjeux

Estivage, transhumance estivale ou aqwedar en Kabyle, si les mots sont multiples et déclinés dans toutes les langues, la signification est une et renvoie à un rite agropastoral et saisonnier observé par de nombreuses sociétés humaines.

Dans certaines régions de la haute montagne kabyle, des villageois tentent de redynamiser une activité pastorale résiduelle et de perpétuer une tradition sur fond d'enjeux économique et de pouvoir. Selon les témoignages rapportés dans la région d'Iboudrarène, aqwedar, qui se termine avec le début des premières neiges, comporte un cycle intermédiaire qui commence le 1^{er} mai, période durant laquelle les troupeaux sont conduits sur la façade est du Djurdjura.

Après cette période, les bovins sont conduits sur la façade sud de la montagne. C'est le début du cycle principal, correspondant à la saison des fortes chaleurs d'été, appelée smayem unavdu. Ce cycle débute le 1^{er} juillet et se termine le 31 du même mois.

Une période durant laquelle l'alpage est strictement réservé à cinq villages du arch Iboudrarène : Tala n'Tazart, Darna, Ighil Bwamas, Bouadnane et Aït-Ali Ouharzoun. A partir du 1^{er} août, le lieu d'estive est ouvert aux troupeaux issus d'autres villages et

même à ceux de passage.

«Le rituel de transhumance, nous dit Houria Abdenbi-Oularbi (voir résumé de La transhumance dans le Djurdjura, un rituel autrefois collectif in : crasc.org.), était une manifestation tribale qu'ont planifiée les pôles d'autorité que représentaient les zawiya relayées par les ssuq. La transhumance concernait une population de bergers qui faisaient de l'estivage un lieu de vie. Cela donnait lieu à des réjouissances : zerda, chants, tir à la cible. La fermeture de certaines zawiyas après 1863 comme de certains ssuq de l'économie coloniale a rompu les solidarités intertribales qui ont eu pour conséquence de dépouiller le rituel de transhumance de sa densité sociale jusqu'à n'être aujourd'hui qu'une banale manifestation économique concernant certaines familles, parfois, certains individus.»

Une analyse qui éclaire ce témoignage de Belkacem Ali, retraité de Tala n'Tazart : «Le début d'aqwedar est conditionné par la montée à l'estive d'un



Le mont de Lalla-Khedidja.

ovin des Aït-Ouhrab, une tribu du nord du Djurdjura dirigée par une femme, Lalla Khedidja. L'un des monts du Djurdjura porte aujourd'hui le nom de cette sainte patronne des lieux qui était aussi chef spirituelle des Aït-Ouhrab qui dirigeait une zawiya dont les vestiges existent encore», raconte le vieux retraité.

Poursuivant : «C'est Lalla Khedidja qui a vendu Agouni Lahwa au aârch d'Iboudrarène vers la fin du XVIII^e siècle. La transaction s'est effectuée à Souk l'Had (Yattafène).

Aujourd'hui encore, le début de l'estivage de juillet

est signalé par la montée en tête des troupeaux qui se rendent à l'alpage d'un ovin appartenant à une famille de Tala n'Tazart. Un cérémonial hérité de Lalla Khedidja et qui consiste à prodiguer protection (laânaya) au troupeau pour éviter mortalité et perte de bovins.»

Une protection qui n'a pas réussi à prémunir les troupeaux de la razzia des terroristes. «Plus de deux cents têtes de bovins ont été prises de force aux bergers durant les années 1990 par les terroristes», témoigne un berger.

S. A. M.

LOUNIS AÏT-MENGUELLET

Le poète et la montagne

Ayant répondu à l'invitation des organisateurs et en tant qu'amoureux de la montagne qu'il a si bien célébrée dans une chanson au titre éponyme,



Lounis Aït-Menguellet, qui a participé à la randonnée du début jusqu'à la fin, a constitué l'autre attraction de la célébration de la fête de l'estivage dont a il constitué l'autre attraction, distribuant, par-ci, des poignées de main, signant, par-ci, des autographes et se prêtant de bonne grâce à la prise de photos souvenirs avec de nombreuses familles dont certaines sont venues essentiellement d'Alger.

Répondant à notre question consistant à savoir ce que pense le poète qu'il est d'un tel événement, Lounis Aït-Menguellet aura ces mots : «La fête comme le cadre où elle se déroule incite à la poésie. C'est une initiative extraordinaire qui permet de resserrer la cohésion et le lien social. C'est un retour aux sources, une manière de se réapproprier la nature dont on s'est éloignés.»

S. A. M.